

Elle m'attendait devant son taxi, loin du tumulte, et leva les yeux vers moi. Je tentais un sourire et franchissais les derniers mètres avec la grâce d'un voyageur sortant d'une bétailière Air France en essayant d'être chic.

— Bienvenue à Dakar Pierre.

Nous échangeâmes un simple baiser sur la joue, et la fatigue du voyage plia bagage avec mon sac à dos jeté à l'arrière.

— Allez, monte ! Tu en as mis du temps, hein. Je commençais à croire que tu avais changé d'avis, dit-elle.

Nous prîmes une route que des chèvres traversaient en se mêlant au trafic, sans complexes... ni permis de conduire. Les vendeuses de rue tenaient en équilibre sur leur tête des pyramides de fruits et des enfants jouaient avec un ballon crevé sur un trottoir défoncé.

C'est là, au milieu de ces embouteillages fumants, que tout a commencé. Mon ami Tony nous avait présentés et mis en contact via Skype, après m'avoir vanté les qualités d'Elma ; jeune femme de bonne famille, à la recherche « d'un homme prêt à la sortir de sa banlieue » avait-il dit, et d'une relation sérieuse, comme on dit sur les sites de rencontres.

Le taxi s'enfonçait dans la ville vibrante et je plongeais dans l'inconnu avec la sensation de changer de planète. À l'arrière, nos regards se croisaient et nos genoux se frôlaient, tandis que nous parlions de sa vie en jouant avec nos mains. Je remarquais son petit accent et son joli port de tête, la finesse de sa peau, et sous sa robe de fausse soie devinais des jambes fuselées.

L'appartement, loué pour l'occasion, était à la fois modeste et pratiquement moderne. Les baies vitrées mal jointes laissaient siffler le vent dans une ambiance assez étrange de lieu hanté. Emportés par la joie nous le

trouvions malgré tout charmant, et suffisamment indépendant pour abriter notre rencontre.

En posant les clés, elle demanda

— Tu veux boire quelque chose ?

et prépara notre premier attaya (le thé, et ses trois dégustations*) à la menthe.

C'était la fin d'après-midi et nous sommes partis marcher sur la plage située à deux pas. En slalomant entre de vieux sacs plastique, des bouteilles vides et des restes de poissons, je découvrais les longues pirogues décorées de motifs multicolores sur fond blanc, traditionnelles du Sénégal. Les femmes négociaient les poissons les plus beaux, et les mouettes en plein festin se disputaient les dernières sardines. Elma riait sans dissimuler sa joie. Sa démarche féminine ondulait sur le sable et mon regard suivait cet itinéraire improvisé. Sa peau était d'un beau chocolat profond et ses lèvres charnues. Avec ses yeux bruns un peu voilées, son nez fort large et ses extensions de cheveux chinois, elle n'était pas vraiment une reine de beauté. J'ai pensé « la beauté est partout à découvrir » et plus prosaïquement « c'est bien, au moins on me la piquera pas », à supposer que nous ayons un avenir. Les trop belles femmes m'avaient toujours intimidé ; Elma me mettait à l'aise, avec son style décontracté et ses mots exprimés sur le ton de la confiance.

* *Le premier avec beaucoup de thé, servi fumant et impossible à avaler pour moi, est le thé de la mort. Le deuxième plus léger et plus sucré avec de la menthe qu'il faut mettre dans la tasse, est le bien nommé thé de l'amour, comme lui très agréable à siroter. La troisième phase est le thé de l'amitié, très sucré et jaunâtre il ne porte en lui que le souvenir du thé.*

d'un pêcheur, pour contempler avec nous le vol lent des pélicans, les hérons pourpres en équilibre sur les branches fines, les cormorans séchant leurs ailes surpris par notre petit bateau. Rien que nous, le chant des oiseaux enveloppé de silence, et notre piroguier intronisé photographe "officiel". La brume s'évaporait et l'air chaud semblait flotter dans une sorte de grâce suspendue. Même les moustiques étaient trop zen pour nous piquer.



Elma me racontait son enfance. Bien que d'une famille assez aisée et propriétaire de sa maison, avec un père fonctionnaire de l'éducation, elle n'avait pas toujours mangé à sa faim, car ses trois frères se réservaient les portions les plus belles. Elle prenait donc son bus pour le lycée avec un peu de pain et de Vache-qui-rit pour assouvir ses fringales. Elle avait pris l'habitude au collège de partir le matin devant ses parents, habillée en adolescente bien sage et robe sous le genou, pour se changer dans la journée en adoptant des tenues beaucoup plus courtes et légères.

Elma avait choisi de rejoindre sa sœur Hadiya à Agadir pour y vivre sa vie librement, loin de la famille, et reprendre son travail d'hôtesse sur la Royal Air Maroc. Je compatissais, charmé par ce caractère audacieux qui bravait les conventions.

À un moment ou un autre on a tous notre lot de galères ; à force de ramer j'en avais encore des cornes aux mains. Si vous n'avez jamais connu de moments difficiles c'est probablement que vous n'avez pas encore assez vécu. Je venais d'être copieusement servi d'un menu complet en plein cœur. Il me fallait aller de l'avant et

oublier cet échec, sans réfléchir trop longtemps, comme on saute d'une falaise dans la mer. Je découvrais une femme, une aventurière au goût des îles, que j'avais longtemps fantasmée, et osais croire en ma chance qui débarquait les poches pleines de promesses.

Tout en me rendant bien compte que son bon sens pratique n'était pas étranger à ce "conte de fée".

J'ai une tendresse particulière pour ces filles qui n'ont pas de manières – les hospitalières, les dociles. Vous les appelez les filles faciles (Goldman, *Les filles faciles*, 1987).

On n'est pas sérieux quand on a 56 ans. Peut-être ne l'ai-je jamais assez été.

guitare ou devant un bon film. Je fumais comme certains boivent un Scotch le soir. Le haschich à petite dose peut rester une drogue douce qui ouvre par exemple à la sensibilité musicale, à la sensualité. Il reste clairement moins dur que l'alcool. Jamais elle n'a critiqué cela ni ne m'a demandé de stopper cette habitude douteuse ; bien au contraire, elle y prenait encore occasionnellement du plaisir.

Une nouvelle année déroula des semaines fragiles et des voyages à inventer. Nous sommes repartis, à Cinquattera, Florence et même jusqu'en Thaïlande pour des vacances toujours très complices.

L'été je continuais de louer la maison afin de payer nos voyages et nos avions. Nous nous retrouvions alors entre deux de ses vols dans des chambres improbables, chez des amis accueillants mais sans le confort auquel elle était désormais habituée. C'est ainsi que je pus l'aider à financer l'achat d'un terrain à Dakar. C'était le mois d'août, j'étais retenu pour donner un concert avec des amis. Elle partit seule voir ses parents, à mes frais bien entendu. En rentrant, pas de photos ni de visite virtuelle, j'ai dû me contenter d'imaginer le terrain qu'elle gardait secret, comme si c'était un "royaume" invisible.

L'Andalousie nous avait enthousiasmés, et ce fut Séville, un week-end magique, dans un hôtel avec piscine sur les toits, en face de la cathédrale. Assis devant les azulejos de la place d'Espagne, dans les ruelles en touristes décontractés, nous étions encore un couple. C'était le mois de novembre 2019, bientôt 6 ans de mariage. Un soir dans un petit restaurant, j'ai tenté de lui

faire comprendre qu'une invitation serait bienvenue pour une fois, symboliquement en femme émancipée et travaillant.

Mais mon épousee était devenue une femme pensant que tout lui était dû. Elle avait développé des goûts de luxe, demandait un bracelet-manchette en or, quelques autres bling-bling, et une troisième voiture plus grande pour pouvoir « passer les dos d'âne » plus confortablement. Elle voulait ouvrir un salon de thé ; je n'étais pas contre, « une fois la maison vendue ce sera possible » lui dis-je. En attendant, je refusai ces demandes faute de moyens, assez agacé de la voir devenir si superficielle et arborer en permanence faux-ongles, faux-cils et faux cheveux. Elle n'était plus la femme que j'avais connue. À la maison, elle faisait la cuisine quand elle le voulait, j'assurais le reste en m'épanouissant assez bien dans ce rôle d'homme au foyer que j'avais souhaité.